Document generated on 04/25/2024 8:53 p.m.

Séquences : la revue de cinéma

# Green Room
## Survivance

Pascal Grenier

Number 303, August 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83328ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grenier, P. (2016). Review of [Green Room : survivance]. *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 25–25.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Green Room
## Survivance

*Pour son troisième long métrage, le jeune réalisateur indépendant américain Jeremy Saulnier continue sa brillante exploration dans le cinéma de genre avec **Green Room**. À contre-courant et plus exaltant que la plupart des plus luxueuses et génériques productions hollywoodiennes des dernières années, **Green Room** ne cherche pas tant à réinventer la roue qu'à procurer un maximum de sensations fortes dans cet exercice de style tout aussi flippant que maîtrisé d'un bout à l'autre.*

PASCAL GRENIER

Après un premier film fauché, mais fort sympa, ***Murder Party***, qui a fait sa notoriété dans certains festivals, dont Fantasia, en 2007), Saulnier s'est distingué en 2013 avec l'excellent et singulier ***Blue Ruin***. Moins minimaliste et tordu que ce dernier, le cinéaste repousse avec ce nouvel opus les limites du film de survie (un peu comme ***Straw Dogs*** de Peckinpah à son époque) dans ce huis clos anxiogène qui prend aux tripes dès le départ sans jamais lâcher prise par la suite lors de la descente aux enfers des personnages. Plus inquiétant et effrayant que la majorité des films d'horreur oserait même espérer, ***Green Room*** s'inspire de l'adage voulant que le tort de ce quatuor soit de se trouver au mauvais endroit, au mauvais moment. Et Saulnier ne s'embarrasse pas de détours et transporte ensuite son récit dans un seul et unique décor qu'il transformera en véritable abattoir dans ce film désespéré et nihiliste.

De nombreuses trouvailles visuelles enrichissent ce suspense tendu et viscéral à souhait. Le réalisateur cultive un goût prononcé pour l'ultraviolence, qu'il exploite de manière parfaitement contrôlée, où personne ou presque n'est épargné. Les personnages semblent à priori manquer de profondeur, car ce qui intéresse le cinéaste est d'instaurer immédiatement ce sentiment de détresse de cette bande de désespérés qui devront faire preuve de ténacité face à un gang de skinheads particulièrement violents. Doté d'un sacré sens de la répartie, ***Green Room*** se focalise sur l'instinct de survie de ce quatuor que l'on pourrait croire en apparence inoffensif et un brin amorphe après cette performance sur scène. Et ces personnages sont campés avec assurance par une brochette épatante, à commencer par Anton Yelchin dont la nervosité est en parfait accord avec la mise en scène. À ses côtés, Imogen Poots et Joe Cole font également preuve d'ardeur face à un Patrick Stewart étonnant de placidité et de sobriété en chef de cette bande intransigeante de néonazis.

C'est dans cette spirale infernale qui repose essentiellement sur une série d'affrontements que le film excelle et frôle l'admiration même. Le réalisateur joue avec nos nerfs avec ce thriller étouffant, exploitant à merveille sa « chambre verte », ménageant ses angles de vue au départ pour mieux surprendre par la suite. Collée aux fesses de ces antihéros, la mise en scène ne nous épargne rien durant ses péripéties vengeresses où chacun des membres du groupe va se servir de leurs instruments comme armes dans un véritable carnage. Le sens du montage et les cadrages ménagent un suspense étoffé, seulement percé par les excès de barbarie qui éclatent au détour d'une action d'un des deux camps et où le sang coule à flot.

Une pointe de cynisme qui s'inscrit parfaitement dans l'air du temps

On peut aussi voir le film comme une version contemporaine du fameux ***Assault On Precinct 13*** de Carpenter, qui, à son époque, n'était qu'une version moderne et électrisante de ***Rio Bravo***, le classique de Howard Hawks. S'il ne dépasse guère les limites du simple exercice de style, c'est pour mieux le remuer et repousser les limites du genre. Avec ce troisième film, Saulnier frappe fort et ne cherche rien de moins qu'à épater et secouer. Il s'impose aussi comme l'un des chefs de file avec Adam Wingard (***You're Next***, ***The Guest***) et Jim Mickle (***Stakeland***, ***Cold in July***) de cette nouvelle génération de jeunes cinéastes américains qui apportent une bouffée d'air frais au cinéma de genre contemporain. Entre angoisse et amusement, entre compassion et terreur, le spectateur est lui aussi entraîné dans cette tourmente. Dans ce crescendo infernal se cache une sauvagerie parfaitement canalisée, car au terme de ce carnage jaillit cette pointe de cynisme qui s'inscrit parfaitement dans l'air du temps.

★★★★

■ États-Unis 2015 – **Durée :** 1 h 34 minutes – **Réal. :** Jeremy Saulnier – **Scén. :** Jeremy Saulnier – **Images :** Sean Porter – **Mont. :** Julia Bloch – **Mus. :** Brooke Blair Will Blair– **Décors** : Jenelle Giordano – **Cost. :** Amanda Needham – **Int. :** Anton Yelchin (Pat), Joe Cole (Reece), Imogen Poots (Amber), Patrick Stewart (Darcy), Mark Webber (Daniel), Macon Blair (Gabe) – **Prod. :** Neil Kopp, Victor Moyers, Anish Sajvani – **Dist. :** Séville.